

La linguistique saussurienne s'institue, on le sait, de disciplines différentes menées conjointement.

Ainsi les recherches sur la légende germanique (LÉG.) se poursuivent-elles de 1903 à 1911 ; le dépouillement des anagrammes (A) occupe les années 1906-1909 ; la linguistique générale est donnée en trois cours : 1906-1907, 1908-1909, 1910-1911.

Quant au « Cours de versification française, étude de ses lois du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours » (désormais CVF), il est donné de 1901 à 1909 (avec une interruption en 1903-1904).

En s'arrêtant sur la période 1906-1909, on voit donc Saussure (désormais S.) professer à la fois ses deux cours de linguistique générale, son enseignement de versification, tout en poursuivant d'âpres recherches en analyse de LÉG et A.

Cette simultanéité, qu'un schéma synoptique met aisément en évidence, devrait en bonne logique entraîner des conséquences méthodologiques. Si le *Nibelungenlied* a peu à voir dans l'affaire (même si, paradoxalement, le fonds Ms fr 3970/f comporte un feuillet consacré à la métrique et la prosodie de deux vers du Poème épique), on s'attendrait à ce que le CVF bénéficie des la théorisation du CLG, et, encore plus, des trouvailles saussuriennes en matière poétique.

Or il n'en est rien. Exemples : la consonne latente du CVF ignore les développements du CLG en matière de tension diachronie/synchronie ; la rime pour l'œil n'allude nullement au passage du CLG sur l'écriture ; *l'ictus* (qui fait l'objet d'un des rares passages rédigés du CVF) est totalement absent des A. *Idem* quant aux « lois qu'il considérait comme infranchissables » avec lesquelles se débattait Jean Racine, et les « jeux chinois » à quoi la technique des Anagrammes s'apparente. Tension et contraintes sont présentes, mais à chaque fois dans un domaine propre. Aucune mise en relation de la linéarité « aux conséquences incalculables » avec la *consécutivité* des A. Aucune confrontation entre le symbole du CLG et son homonyme de LÉG sans même parler de *l'École* symboliste (J. Moréas, manifeste de 1886) à laquelle S. était censé, au moins statutairement, s'intéresser.

Est-ce à dire qu'il considère comme secondaire son CVF ? Non. Il s'agit, ici comme ailleurs, de maximaliser des outils d'analyse immanents à leur objet. D'où un concept :l'ictus ; une ébauche de dialectique : entre métrique et prosodie

D'où ce complément épistémologique s'énonçant en trois propositions, dans un style très milnérien

1° Il n'existe pas de linguistique au sens unaire. D'une part à cause de la schyze entre diachronie et synchronie ; de l'autre du fait de l'opacité mutuelle des « modules » qui la composent. La linguistique n'est donc pas une science.

2° Une discipline s'éploie dans l'ignorance des disciplines connexes.

3° Une discipline se crée des instruments spécifiques, impropres aux autres, dont, en retour, elle ne peut utiliser les instruments propres.